



LE  
ROSAIRE  
POUR  
TOUS.



BULLETIN MENSUEL  
PUBLIÉ PAR  
LES PERES DOMINICAINS  
DU  
COUVENT DE ST-HYACINTHE  
P. Q. (CANADA).

*Abonnement : 15 cents par an.*

---

Vol. III, No. 12, Décembre 1898

---

LES ABONNEMENTS VONT DE JANVIER A JANVIER.

---

---

SOMMAIRE

GRAVURE : Jésus guérissant (Gabriel Max).....	4
Conversion à la messe de minuit.....	2
Un mot sublime.....	3
Le syllabaire du bon Dieu.....	5
La petite marchande d'allumettes (conte de Noël).....	5
Casimir Périer mourant.....	8

## CONVERSION A LA MESSE DE MINUIT

---

Un jeune Parisien, élève d'une école matérialiste de médecine, s'était laissé entraîné par le torrent des mauvais exemples. Il renonça absolument aux pratiques de la religion, et, esprit logique, renia bientôt la foi glorieuse de son père, héros tombé sous l'étendard du Sacré-Cœur.

Sa mère, cruellement frappée par la mort du chef de la famille, souffrait d'une maladie qui la conduisait peu à peu au tombeau ; et elle était d'autant plus inconsolable et malade, qu'elle se sentait plus impuissante à arrêter le débordement d'impiété de son fils.

La fille, qui comprenait toute l'étendue de la douleur de la pauvre mère, et voyait son malheureux frère courir ainsi à la damnation, s'approcha, la veille de Noël, du lit de la malade.

—Maman, dit-elle, si je pouvais aller à la messe de minuit à Notre-Dame-des-Victoires, quelque chose me dit que l'Enfant de la crèche m'accorderait là la conversion de mon frère.

—Ma pauvre enfant ! qui t'accompagnerait ? Je n'irai plus jamais avec toi à la messe de minuit.

—Eh bien ! mon frère !

—Ton frère ! y songes-tu ? Lui qui éprouve une si grande horreur pour l'église, qu'aux enterrements il ne veut pas entrer et attend à la porte, espères-tu qu'il te conduirait ?

—J'essaierai de le décider.

—Je ne demande pas mieux ; mais je crains que ton éloquence comme tes caresses, ne soit inutile.

L'étudiant en médecine reçut de très haut la proposition qu'il appela saugrenue. Tant de colère, cependant, dénote ordinairement un reste de foi, prisonnière de l'impitoyable libre-pensée.

La jeune fille insista ; et, vaincu par sa persistance, vers minuit, heure à laquelle un homme du monde n'aime pas à dire qu'il préfère se coucher, l'étudiant protégeait sa sœur sur le chemin de la messe, et s'installait auprès d'elle pour la protéger au retour.

La cérémonie fort belle de Notre-Dame-des-Victoires paraissait l'intéresser ; il regardait avec une sorte d'avidité ce spectacle oublié et ne s'ennuyait pas.

Au moment de la communion, il fut fort étonné : tous défilèrent pour se rendre à la sainte table. On arriva à son rang ; les voisins sortirent, sa sœur aussi. Il se vit seul. Le vide lui causa une impression étrange.

Cependant sa sœur recevait l'Enfant-Jésus en la crèche de son cœur, et le réchauffait de l'ardeur de sa prière pour le jeune incré-

dule. De son côté, le libre-penseur, prêt à résister fièrement aux sollicitations de tous les chrétiens assemblés dans l'église, succombait sous le poids de l'isolement où l'avaient laissé ses quelques voisins ; disons le mot : il eut peur.

Un souvenir d'enfance domina son esprit ; il tomba à deux genoux, et une explosion de sanglots sortit de sa poitrine.....

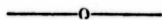
La jeune fille cependant revenait dévotement. Elle voit cette abondance de larmes, et son frère qui se penche vers son oreille pour lui dire : " Ma sœur, sauve-moi ! Un prêtre ! Je suis écrasé sous le poids de mon indignité ! Un prêtre ! un prêtre ! "

Ce fut la sœur qui eut à modérer l'impatience du néophyte. A l'issue de la cérémonie, le prêtre fut trouvé ; et bientôt le jeune homme embrassait sa mère en lui disant : " Je vous rends votre fils. "

Le portrait du père sembla sourire.

On ne se reposa point en cette belle nuit, pas plus qu'à la crèche de Bethléem ; et à six heures du matin tous deux étaient revenus à la même place, en l'église de Notre-Dame-des-Victoires.

Au moment de la communion, tous quittèrent leur siège pour aller à la sainte table : l'étudiant les suivait. Une jeune fille restait seule prosternée à deux genoux, et le pavé qui avait reçu la nuit les larmes de repentir, recevait encore des larmes, mais c'étaient des larmes de joie.



### UN MOT SUBLIME



D'un article très documenté de M. Brieux sur les Sœurs de charité, extrayons ce passage :

Un mot sublime prononcé le 5 mai 1871, à Saint-Cloud, en dira plus long que toutes les phrases sur la modestie des religieuses. Un éclat d'obus blesse sœur Augustine aux deux jambes. Sœur Augustine a vingt-huit ans. Le chirurgien lui dit :

— Ma sœur, il faut amputer cette jambe.

— Faites.

— Ma sœur, il faudra amputer l'autre jambe.

— C'est que Dieu le veut, monsieur le docteur.

Après l'opération, la sœur, revenue à elle, pria, et on l'entendit murmurer :

— Mon Dieu ! faites que je ne m'enorgueillisse pas de mes blessures maintenant !

La sœur mourut huit jours plus tard !

Nous ne croyons pas qu'il y ait, dans le recueil des paroles célestes, un mot plus simplement héroïque que celui-là.



JÉSUS GUÉRISANT (Gabriel Max)

## LE SYLLABAIRE DU BON DIEU

---

L'un des coryphées de la révolution de 1793, le farouche Carrier, si célèbre par les *noyades* de Nantes, disait cyniquement à un paysan breton : “ Nous allons abattre vos clochers et vos églises. ” — “ C'est possible, répondit l'autre ; mais vous nous laisserez toujours bien les étoiles ; et tant que ce syllabaire nous restera, nous apprendrons à nos enfants à y épeler le nom du bon Dieu. ”

Quelle réponse admirable dans sa simplicité ! Et comme elle justifie bien ces paroles inspirées du Psalmiste : “ Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament publie l'ouvrage de ses mains. Le jour l'annonce au jour, et la nuit le murmure à la nuit. ”

---

## LA PETITE MARCHANDE D'ALLUMETTES.

(CONTE DE NOEL)

---

C'était le soir, la pluie tombait, le vent soufflait, les rues de Londres se faisaient désertes et la lueur des réverbères tremblait douteuse dans la nuit.

Une enfant, une petite Irlandaise, s'avancait à travers la tempête, cachant sous un pli de ses haillons sa fragile et pauvre marchandise : quelques allumettes. Son pas était lent et fatigué, et sous l'épaisseur des ténèbres on eût pu voir briller au milieu de son pâle visage, deux grands yeux noirs pleins d'angoisse.

Ce jour-là, elle n'avait gagné que trois sous et sa mère l'avait rudement frappée et rejetée dehors, malgré ses larmes.

L'ouragan avait pour elle des caresses plus tendres que celles du logis.

Elle s'en allait, marchant au hasard : jamais tant de désespoir n'avait gonflé son petit cœur. Elle n'avait que sept ans et ne savait rien encore, rien sinon sa misère, et elle se demandait tout bas ce qui la condamnait à cette vie errante et désolée, quand d'autres enfants ont un toit qui les abrite et du pain pour se nourrir.

Pauvre petite ! elle n'appelait personne à son secours : Dieu même était pour elle un inconnu ; et cependant ce soir là l'ange des pauvres descendait vers sa douleur et guidait ses pas au milieu de la tempête.

C'est ainsi que Nora se trouva tout à coup devant une porte qui, chaque fois qu'elle s'ouvrait, laissait passer dans la nuit glacée des flots de lumière et de chaleur ? Comment résister à pareille sé-

duction ? La petite fille se glissa, timide, à la suite de quelques nouveaux venus. C'était une église ; il y avait là des pauvres comme elle et beaucoup d'enfants surtout : Nora se sentit rassurée.

A peine était-elle entrée que des chants commencèrent, des chants qui la firent tressaillir, car elle n'avait jamais rien entendu de si beau. Puis, un prêtre dominant la foule, tous les regards se tournèrent vers lui ; c'était aux enfants qu'il s'adressait.

La pauvre abandonnée ne savait rien des choses du ciel, mais la grâce de son baptême dormait ignorée dans son jeune cœur. D'ailleurs le Dieu des affligés, le Jésus des petits enfants s'inclinait vers sa désolation, et quand le prêtre parla, Nora comprit la parole sainte.

Elle apprit alors qui l'avait créée ; elle apprit qu'il l'avait aimée jusqu'à mourir pour elle, qu'il voulait un jour l'avoir près de lui dans des splendeurs et des joies sans fin. La petite mendicante écouta toute ravie ; elle crut à cette merveilleuse histoire d'amour.

Et quand les chants eurent repris, quand un doux parfum s'éleva dans l'air et quand les fronts s'inclinèrent bien bas, Nora sentit qu'il se passait sous cette voûte immense quelque chose de soennel.

Au dehors, il pleuvait toujours. Elle retrouva dans sa mansarde sa mère endormie du sommeil de l'ivresse, et, s'enveloppant dans un lambeau de couverture, elle s'étendit frissonnante sur le pavé. — Mais que lui importait tout cela ? Elle était si heureuse ! Ne savait-elle pas maintenant que quelqu'un l'aimait !

Le lendemain, puis tous les jours, Nora reprit le chemin de sa chère église. Sa petite marchandise s'écoulait bien vite à la porte, et sa mère, satisfaite, ne lui demandait guère l'emploi de son temps. De l'église, elle suivit ses nouvelles compagnes à l'école des Sœurs et le jour vint où toute émue, toute repentante, elle fit sa première confession.

Mais la mission se termina, — c'était une mission pour les enfants, — et sœur Brigitte ne revit plus sur les bancs de sa classe cette petite figure si douce et si ardente, qu'elle s'était bien vite prise à aimer.

Qu'était devenue Nora ?

L'enfant avait fait de bonne heure un douloureux apprentissage de la vie ; mais la croix venait de se poser plus lourde encore sur ses frêles épaules.

Elle ne vendait plus d'allumettes, on l'avait engagée dans un misérable théâtre pour danser dans des féeries, et les mauvais traitements de ses maîtres étaient venus s'ajouter à ceux que sa mère ne lui épargnait point. Ses forces ne purent y résister. Bientôt ses membres, délicats et meurtris, lui causèrent de violentes douleurs et

les coups redoublèrent encore pour la punir de sa faiblesse et de son impuissance à satisfaire ses bourreaux.

Mais jamais sur les lèvres de l'enfant on ne vit ni plainte ni murmure. Rien ne pouvait troubler la sérénité de ses grands yeux et lorsqu'il ne lui fut plus possible de quitter sa pauvre couche, on eût pu croire, à son regard attentif et ravi, qu'une voix aimée lui parlait tout bas.

Le plus souvent, elle restait seule, brûlée par la fièvre, sans force pour se traîner et prendre quelques gouttes d'eau. Elle savait qu'elle allait mourir : sa mère l'avait dit avec quelque chose comme une joie cruelle. Mourir, oh ! Nora n'avait point peur de la mort, car la mort c'était le ciel, l'Enfant-Jésus, la Sainte Vierge, c'étaient les blanches ailes des anges et les auréoles des saints ; puis, sans doute, la fin de toutes ces douleurs qui broyaient son pauvre petit corps.

Noël approchait avec tout son cortège de fêtes. Il y avait des joies dans les familles, les enfants revenaient se jeter dans les bras de leurs mères, et les arbres verts se paraient déjà de fruits longtemps désirés.

Mais qui donc pensait à Nora ?

Patience, cependant, petite abandonnée ! Jésus est né pour toi aussi bien que pour les heureux de la terre, et c'est lui qui te garde ta part des joies de Noël.

On était à la veille du grand jour. Sœur Brigitte vint par hasard pour une mission de charité dans la pauvre maison, et voilà qu'en s'en allant, elle entendit une voix plaintive qui disait : "Oh ! mère, voulez-vous fermer la porte, j'ai si froid." Mais la femme à qui s'adressait cet appel, descendait, chancelante d'ivresse. La sœur s'arrêta, jeta un regard dans la chambre glacée et reconnut, sur le misérable grabat, sa petite irlandaise de l'école. C'était bien elle, en effet, presque mourante, mais le bonheur lui rendait des forces et elle jeta ses deux petits bras amaigris autour du cou de sœur Brigitte.

Alors, pour la première fois, elle raconta ses longues souffrances et aussi ses intimes consolations. Quand la mère revint, la religieuse déclara qu'on ne lui abandonnerait pas plus longtemps sa pauvre petite victime et obtint sans peine de la faire prendre au couvent.

Nora y fut reçue comme l'envoyée de l'Enfant Jésus. Qu'elle se trouvait heureuse dans ce lit bien chaud, au pied d'une image de la Vierge qui semblait lui sourire, et tout entourée de ces guirlandes de houx qui garnissaient les murailles comme parure de fête.

Le prêtre qui avait jadis ouvert à cette petite âme les premiers

horizons du ciel, vint recevoir ses dernières confidences. Il écouta ses candides aveux : elle se reprochait amèrement quelque impatience dans ses douleurs : c'était là sa grande faute.

Pas d'amertume contre ceux qui avaient brisé sa jeune vie. " Pauvre mère, disait-elle, que je voudrais qu'elle fût bonne ! Voyez-vous, Père, c'est qu'elle ne savait rien de tout ce que vous m'avez dit. "

L'huile sainte oigrit les pieds et les mains de l'enfant ; mais la messe de minuit lui réservait un grand bonheur.

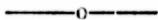
Le soir, une fenêtre s'ouvrit sur la chapelle. Nora put entendre une dernière fois les cantiques de la terre ; puis, quand les sœurs et les orphelins se furent rapprochés de la sainte table, le prêtre monta, apportant aux lèvres avides de la petite mourante le Jésus de la crèche.

L'enfant le reçut avec des larmes d'amour et tomba dans un profond recueillement. Bientôt, du reste, on put voir qu'elle se mourait, mais sans douleur. De temps en temps, elle prononçait encore quelques mots : " Jésus, Marie, " et parfois : " Pauvre mère. "

La cloche sonna la messe de l'aurore : la mourante se redressa, ses yeux s'ouvrirent, une immense joie rayonna sur son visage, puis elle retomba...

A ce moment, deux enfants s'embrassèrent au ciel : Jésus recevait Nora.

Sur la terre, on disait la messe de l'aurore.



## CASIMIR PÉRIER MOURANT



Au lit de la mort, Casimir Périer, (grand-père du président du Conseil), déplorant amèrement ses erreurs passées, s'écriait : " La religion, voilà ce qui est important, il n'y a que cela de bon sur la terre. C'est un grand malheur qu'on ait oublié la religion ; on ne sait pas ce qu'on a perdu. " Puis, s'adressant à un jeune médecin qui était auprès de lui : " Qu'est-ce que vous en pensez, jeune homme ? N'est-il pas vrai que j'ai raison ? Sentez-vous cela comme moi, vous ? Aimez-vous la religion ? Avez-vous de la religion ? " Le jeune médecin lui ayant répondu que cette affaire ne le regardait pas et qu'il s'abstenait de s'en occuper : Vous avez tort, reprit vivement le malade, vous avez tort, mon ami ; vous vous en repentirez plus tard. Sans la religion, rien ; c'est moi qui vous le dis, et vous le verrez ; prenez garde à vous ! "